



CAMEROUN

Née le 12 octobre 1963 à Sa'a, présidente de l'association Mayina et experte dans la lutte contre le trafic des êtres humains en Afrique.

Amely
JAMES KOH-BELA OKOO

propos recueillis par Habibou Bangré

Amely-James Koh Bela Okoo naît le 12 octobre 1963 à Sa'a, dans la province camerounaise du Centre. Elle n'a jamais connu son père. Elle est une enfant naturelle, une « *bâtarde* », lui a-t-on parfois dit. Et si elle ne sait rien de son géniteur, sa mère reste à bien des égards une énigme.

« *J'ai été élevée par des oncles et des tantes à travers tout le pays. Je passais des villas superbes avec voiture et chauffeur à des cases où il faut aller puiser de l'eau et où l'on rationne la nourriture. Parmi ceux qui m'ont élevée, il y avait un diplomate, un chercheur, un directeur de banque, des fonctionnaires et ma grand-mère au village, sans emploi et mère de 12 enfants.* »

« *En fait, je suis un mélange de toutes les éducations* », résume la fille d'une fratrie de cinq sœurs et trois frères. Des éducations qui n'ont pas toujours été simples. L'élève brillante, scolarisée dans des collèges religieux et des lycées modernes, fait l'objet de violences physiques, d'attouchements sexuels, de privations de nourriture et doit se plier à de multiples corvées.

C'est au cours de cette adolescence mi-figue mi-raisin qu'elle se fait une première image des hommes. Une image bien peu reluisante. Elle se rappelle « *ces oncles et frères rois qui ne respectent rien, qui sont infidèles, violents* ». Une impression de la gent masculine qui se confirmera lors de ses activités professionnelles en France, où elle vit aujourd'hui.

Enfance sacrifiée

Employée comme acteur social au sein de l'Agence internationale pour le développement (AIDE), elle découvre des réseaux de prostitution dirigés, tient-elle à souligner, par « *des Camerounaises, des Ivoiriennes, des Ghanéennes, des Nigériennes, pour le quartette* ». Toutes sont « *des mères, des femmes respectées qui sont des modèles de réussite dans leur pays* ». Les clients, eux, sont pour certains des

hommes **prêts à dépenser des sommes astronomiques pour assister ou participer à des pratiques sexuelles d'une violence inouïe.**

Des pratiques qui impliquent des hommes, des femmes, et même des enfants. « *La cicatrice de deux centimètres que j'ai sur la main droite est celle que m'a faite un enfant de huit ans. Il avait des corps étrangers dans l'orifice anal. Il hurlait tellement de douleur en attendant sa prise en charge à l'hôpital qu'il m'a ouvert le poignet en cassant les bracelets en os que je portais* », se souvient l'« *experte en trafic des êtres humains en Afrique* ».

À la suite de cet événement, et de bien d'autres, elle se lance dans une longue enquête sur la traite des êtres humains à des fins de prostitution. « *C'est un travail qui a été mené du Sénégal à la République démocratique du Congo en passant par la "côtière" africaine* ». Elle parcourt également de nombreux pays occidentaux.

Au terme de ces voyages, qu'elle finance la plupart du temps avec ses maigres moyens, la fervente chrétienne espère trouver des réponses. « *Qui est à la tête des réseaux ? Comment fonctionnent-ils ? Combien vaut un enfant ? Qui consomme et livre ces enfants ? Comment un enfant part le lundi de Dakar, Yaoundé ou Abidjan et se retrouve à peine dix jours plus tard dans les réseaux pédophiles de France, de Belgique ou de Pologne ?* ».

« *Quand on connaît les complications pour obtenir un visa pour l'Europe, comment les trafiquants obtiennent-ils les autorisations nécessaires ? Qui sont ces gens qui obtiennent les visas à volonté, qui n'ont aucun problème pour les obtenir ? Cela cache-t-il un trafic de visa dans les consulats ?* »

« J'ai pris des claques, des coups de poings »

S'attaquer à de tels réseaux n'est pas sans risque. L'auteur de « *La prostitution*

africaine en Occident » et de « *Mon combat contre la prostitution* » l'a appris à ses dépens : « *Je me suis retrouvée au quartier rouge à Amsterdam, braquée par des hommes de main nigériens qui me demandaient de quitter leur territoire car ils ne voulaient pas me tuer, étant donné que mon action ne portait pas encore de préjudice à leur business. Dans le pire des cas, j'ai pris des claques, des coups de poings, je fus plusieurs fois jetée par terre et frappée par des prostituées qui me reprochaient mon action* ».

Sûre de son bon droit, la conférencière — flanquée de « *gardes du corps* » lors de ses interventions publiques — persiste et signe. Elle décide d'organiser des caravanes de sensibilisation qui sillonnaient tout le territoire des Etats volontaires. L'expérience a déjà été menée au Bénin, au Togo et au Cameroun, à l'attention des femmes, des jeunes, des personnes âgées et des religieux.

Pas une mince affaire : « *Les puissants proxénètes font jouer leurs influences pour empêcher la circulation des caravanes* ». Aussi, Amely-James Koh Bela Okoo relève « *le manque de coopération des gouvernements africains, pour qui le trafic des êtres humains n'est pas une urgence. Même pas celui des enfants. Ils refusent de voir les réalités, ils nient les chiffres et trouvent tout exagéré* ».

Sans parler du manque de fonds : « *Je lance des collectes privées sur le site de mon association, Mayina, qui lutte notamment contre les ravages de l'émigration clandestine africaine. C'est encore insignifiant, mais j'espère trouver un magazine qui veuille lancer une vaste opération de collecte avec moi* ».

« Redorer le blason de la femme noire »

Une entreprise éreintante, mais qui vaut le coup. Au sens propre comme au sens figuré. « *Plusieurs fois, j'ai pensé à tout abandonner, confie la militante, mais dès le lendemain je repartais avec*

la même hargne. Maintenant que j'ai soulevé le problème, des centaines de personnes attendent. Je ne dois pas les décevoir et je pense au fond de moi que j'ai une mission envers mon continent et la mission de redorer le blason de la femme noire. Une femme qui a des droits et est digne d'être respectée et honorée, et à qui j'ai envie de rendre toutes ses lettres de noblesse, comme la beauté, l'intelligence et la responsabilité. »

L'auteure s'accroche d'autant plus que le travail de sensibilisation qu'elle mène avec ses partenaires, parmi lesquels l'association française Volteface et la mairie de Madrid (Espagne), commence timidement à porter ses fruits.

Reste que « *je suis sortie de ces années d'enquête avec une vision négative de l'homme, que je percevais comme prédateur et criminel sexuel, confie l'ambassadrice pour la paix 2008, nommée par un organisme proche des Nations Unies. J'ai dû travailler dur pour me réconcilier avec l'homme comme partenaire. Il m'a fallu recréer un univers virtuel avec tout ce qu'il y a de beau dans la sexualité pour vivre une vie de femme épanouie et contrecarrer toutes les horreurs que j'ai vues* ».

Quant à son rêve d'enfanter, il s'est évanoui. Un coup dur. Cependant, la passionnée de cuisine européenne et de reportages conclut, optimiste : « *Aujourd'hui, les méandres de l'adoption s'ouvrent à moi* ».

